

Marie-Aude Murail

SAUVEUR & FILS

saison 5



Le livre

Savez-vous que votre hamster est un animal de soutien émotionnel, que votre chien peut faire une dépression, que le ronron de votre chat vous sauvera peut-être la vie et qu'un divorce risque de rendre muet votre perroquet du Gabon ?

Voilà ce que Sauveur découvre dans cette nouvelle saison, ce qui ne l'empêche pas de recevoir aussi dans son cabinet de psychologue clinicien Louane, qui a peur qu'une main sorte du trou des cabinets pour l'y entraîner, Frédérique, qui découvre que son père est Donald Trump, et Samuel, qui suit un stage pour apprendre à draguer.

Bonnes consultations à tout le monde !

L'autrice

Marie-Aude Murail : « Sauveur, c'est moi ! J'occupe à peu près son poste d'observation, en dialogue permanent avec la jeune génération, bousculée par les adolescents, perplexe aussi devant ce qui les envahit, les réseaux sociaux, les youtubeurs, les séries téléés, la greffe du portable, mais intéressée, amusée et cherchant sans a priori à me faire une opinion. »

Marie-Aude Murail

Sauveur & Fils

saison 5

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*« Il faut toujours dire ce que l'on voit.
Surtout il faut toujours, ce qui est plus difficile,
voir ce que l'on voit. »*

Charles Péguy

*« Chacun de nos actes a trois motivations,
celle qu'on avoue aux autres, celle qu'on n'avoue qu'à soi,
celle qu'on ne s'avoue même pas. »*

Trouvé dans le journal intime de mes 17 ans

*Précédemment dans
Sauveur & Fils...*

Sauveur Saint-Yves, un Martiniquais d'une quarantaine d'années, exerce la profession de psychologue clinicien au 12, rue des Murlins, à Orléans. Il reçoit enfants surexcités, adolescents déscolarisés, jeunes femmes désespérant de trouver l'amour, jeunes hommes qui n'osent plus draguer, et familles en train de se décomposer.

Sauveur a été adopté à 3 ans par un couple de Blancs, Michel et Marie-France Saint-Yves, restaurateurs à Sainte-Anne. Il y a gagné le surnom de Bounty dans la cour de récré: «Noir à l'extérieur, blanc à l'intérieur.» Sauveur a toujours de la famille à la Martinique, une famille noire et nombreuse qu'il a retrouvée en saison 1, **l'oncle Ti-Jo** et sa tribu, une sœur aînée, **Évelyne Bellerose**, ainsi que 15 demi-frères et demi-sœurs dont il ne sait rien!

Après le décès tragique de sa femme, Isabelle Tourville, Sauveur a dû quitter son île, emmenant avec lui son fils, **Lazare**, petit garçon métis né de ce couple mixte.

La maison des Murlins, ouverte à tous les vents, abrite la nouvelle compagne de Sauveur, **Louise**, et ses deux enfants, **Alice** et **Paul**, mais aussi un SDF ancien légionnaire, **Jovo**, et un jeune homme dont la mère est souvent hospitalisée, **Gabin**, avec en prime des hamsters et des cochons d'Inde.

Deux années ont passé depuis la saison 4. Que sont devenu.e.s les patient.e.s de Sauveur, **Blandine et Margaux Carré, Samuel Cahen, Lionel et Mailys, Ella-Elliot, Frédérique Jovanovic**?

Une nouvelle fois, le cabinet de consultation de monsieur Saint-Yves nous ouvre ses portes. Que nul n'entre ici s'il n'a le sens de l'humour!

*Du lundi 12
au dimanche 18 mars 2018*

– Je vous ai choisi parce que vous pratiquez la thérapie par les animaux.

– Pardon ?

– Vous êtes bien le docteur qui soigne ses clients avec des hamsters ?

Il y avait tant de choses à rectifier que Sauveur resta muet. Un, il n'était pas docteur, mais psychologue. Deux, il n'avait pas de clients, mais des patients. Trois, il...

– C'est important pour moi, poursuit Louane, parce que, aux États-Unis, j'ai été suivie par un psy qui pratiquait le soutien émotionnel animalier.

– Mm, mm, marmonna Sauveur.

Du moment qu'il s'agissait des États-Unis, tout devenait possible. Donc, mademoiselle Louane, qui vivait alors à Austin, Texas, avait consulté un thérapeute réputé qui déterminait en quelques séances quel était votre animal de soutien émotionnel, celui qui vous aiderait à traverser les inévitables épreuves de la vie. Dans le cas de Louane,

c'était le hamster, ce qui était sans doute préférable à l'hippopotame.

– J'ai adopté un hamster mâle, enfin, c'est plutôt lui qui m'a adoptée. Disons qu'on s'est choisis. Il s'appelait Peeble.

Sauveur sentit qu'un drame se profilait. Peeble avait-il trahi pour une autre femme, ou avait-il fini ses jours aplati sous une roue de voiture ? L'histoire que raconta Louane était pire. Souhaitant rentrer en France, la jeune femme s'était assurée auprès de la compagnie aérienne qu'elle pourrait voyager avec un hamster sur ses genoux. Aucun problème s'il était dans sa cage, lui assura-t-on. Mais une fois à l'aéroport, au moment de franchir le contrôle de sécurité, l'employé lui avait refusé le passage au prétexte qu'elle n'avait pas de certificat médical prouvant que sa santé mentale exigeait un animal de soutien émotionnel. Peeble ne monterait pas dans l'avion.

– J'avais mon billet, je n'avais plus le temps de confier Peeble, résuma Louane. J'ai fait ce que m'a conseillé l'employé. J'ai jeté Peeble dans les toilettes.

Sauveur maîtrisa un sursaut d'indignation.

– Vous avez tiré la chasse d'eau ?

– Non ! se récria Louane.

Peeble s'était noyé après avoir gratté en vain la faïence blanche de la cuvette.

– J'en ai fait des cauchemars. Sauf que c'était moi.

– C'était vous ?

- Dans les W-C.
- Mm, mm.
- On m’a conseillé d’en reprendre un.
- Hamster ?
- Oui.

Elle semblait penser que Sauveur allait l’approvisionner.

– Ils en ont à Jardiland, dit-il.

– Mais pas vous ?

– Jardiland, répéta Sauveur.

– Excusez-moi, fit Louane en rassemblant ses affaires.

J’ai été mal renseignée. Combien je vous dois pour le dérangement ?

Cherchant un porte-monnaie, elle fit tomber son iPhone puis, en se baissant pour le rattraper, elle lâcha son sac, qui répandit une partie de son contenu sur le plancher.

– Vous avez l’air perdue, lâcha à son tour Sauveur.

Prononcée d’une voix de basse, la phrase compatissante eut un effet immédiat. Il tendit sa boîte de Kleenex à la jeune femme, une brune joliment grassouillette qui allait être – qui était déjà – sa patiente et qui tapota avec le mouchoir le coin de ses yeux noisette.

– À quoi ils ressemblent, vos cauchemars ?

– Je m’approche des W-C, je me penche pour rattraper Peeble. Et alors, c’est moi qui tombe, mais ce n’est plus vraiment des W-C, c’est un tourbillon, un peu comme un mixeur...

De l'index, elle traça des cercles dans l'air, de plus en plus rapides.

– J'ai toujours eu peur des W-C, avoua-t-elle.

– Peur de quoi ?

– Qu'une main sorte du trou... Ou un serpent. Il y en a dans les égouts. Et des bébés crocodiles.

Elle disait ces choses d'une voix gnanngnan, comme une actrice charmante qui jouerait un peu faux et serait comique malgré elle.

– Quand j'étais enfant, je n'osais pas m'asseoir sur la lunette, vous voyez ce que je veux dire ? À cause de la main qui allait m'attraper.

– D'accord, l'encouragea Sauveur, qui était habitué aux petits délires de ses patients.

– Peeble est peut-être ressorti par un autre W-C ?

Elle interrogea Sauveur du regard. Comme il restait sans réaction, elle insista :

– Il serait passé par les canalisations ?

– On ne sait jamais, admit Sauveur.

Tous deux restèrent méditatifs devant le mystère des tuyauteries souterraines. Puis Sauveur ramena Louane à la surface :

– Vous ne m'avez pas dit pourquoi vous avez souhaité un animal de soutien émotionnel.

– J'ai lu quelque part que l'amour dure deux ans.

– Si on parle de l'attraction physique : entre trente mois et trois ans.

- Un hamster peut vivre jusqu’à 4 ans.
- Et une tortue terrestre a une espérance de vie de 100 ans.
- Vous avez raison. Je vais prendre une tortue. J’ai besoin de stabilité.

Quand elle le quitta, après avoir réglé les 45 euros de la consultation, Sauveur s’aperçut qu’elle lui avait fait jouer le rôle de son thérapeute américain puisqu’ils avaient choisi ensemble son nouvel animal de soutien émotionnel. J’adore mon métier, songea-t-il. Mais la pause-déjeuner allait tout de même être la bienvenue.

Après avoir passé la porte qui séparait son lieu de travail de son lieu d’habitation, Sauveur entra dans une cuisine vaste et claire, qui servait aussi de bureau pour les enfants et d’animalerie. Le regard de Sauveur se posa sur les trois cages alignées sur le carrelage, celles de madame Gustavia n° 2, de Bidule et de Sergent. Décidément, oui, il était hamstérothérapeute. Puis sa pensée monta vers Gabin, qui résidait au grenier. Lui, c’était le cochon d’Inde qu’il avait élu pour animal de soutien émotionnel. Le jeune homme, après avoir obtenu son bac contre toute attente, avait fait part à Sauveur de son hésitation entre une carrière de testeur de jeux vidéo chez Bug Tracker ou d’avocat pénaliste, puis il s’était inscrit en fac de bio, espérant que deux années de cohabitation avec Foldingue et Domino lui donneraient une longueur d’avance sur les autres étudiants. Était-il allé à la fac ce matin ? se demanda Sauveur avec une moue incertaine.

Il avait raison d'en douter car, à midi passé, Gabin était toujours au lit, effondré au milieu d'une demi-douzaine d'oreillers, un ordinateur portable posé sur son ventre, ses jambes pliées pour maintenir en position verticale un écran dont les charnières étaient cassées. Depuis une demi-heure, il regardait les vidéos qu'avaient postées sur YouTube deux copains trentenaires, barbus et hilares, qui mettaient en scène leurs propres cochons d'Inde, Chazzam et Piggy. Le scénario suivait toujours la même trame. Chazzam et Piggy s'apprêtaient à festoyer d'un beau cœur de laitue ou d'un demi-concombre bien frais, une petite serviette passée autour du cou, lorsque surgissait Persécutor, une espèce de vieux robot pourri, vaguement apparenté à Goldorak. Le repas de Chazzam et Piggy leur était ravi sous la moustache tantôt par une grue en Meccano, tantôt par une pince de ramassage des ordures. S'ensuivait une course en d'indomobile ou en d'indocoptère, des véhicules en Lego motorisés dans lesquels les deux copains réussissaient à introduire les malheureux cochons d'Inde.

– Je ne voudrais pas te troubler dans tes révisions, dit une voix près de la porte d'entrée.

D'un clic, Gabin fit disparaître la vidéo de l'écran et leva les yeux vers Sauveur qui, appuyé au chambranle, mordit dans son sandwich au saucisson.

– Tu me donnes faim, commenta le jeune homme.

– Tu fais quoi de ta vie ? lui répliqua Sauveur, la bouche pleine.

– Rien, admit Gabin.

Sauveur déglutit et d’une voix douce lui ordonna :

– Lève-toi.

– Je descends.

Une fois seul, Gabin s’extirpa de son lit en se frottant les reins. La position qu’il adoptait pendant de nombreuses heures d’avachissement n’était confortable qu’en apparence. Les deux pas traînants qu’il fit dans sa chambre suscitérent une grande agitation au ras du sol. Ouik ouik, couinèrent Foldingue et Domino en se dressant le long des barreaux. Ils avaient faim, eux aussi.

– Mais deux secondes ! les rembarra Gabin.

Ses cochons d’Inde l’ennuyaient au bout du compte. Tout l’ennuyait, à part les vidéos de Chazzam et Piggy. D’ailleurs, lui aussi pourrait en tourner. Il construirait une ville avec les Playmobil de Paul et Lazare, d’Indotown, et il raconterait des histoires d’amour entre Foldingue et Domino. Il s’était assis en équilibre sur le bras de son fauteuil, il rêvait à ce qu’il ferait, et il ne faisait rien. Le téléphone, laissé sur la couette, se mit à vibrer. C’était la seule chose capable de déclencher une réaction un peu vive chez Gabin, du style su-sucré, le chien ! Mais il était toujours déçu.

– Mm... Alice ? fit-il, morose.

– Gabin ? dit une voix surexcitée de l’autre côté. Je te dérange ? Tu es en cours ?

– T’es sérieuse ?

– J’ai un truc incroyable à te raconter, mais j’ai pas le temps tout de suite. Tu seras à la maison à 16 heures ?

– Possible.

– Non parce que c’est un truc de dingue. On va faire une pétition. Je te raconterai. À tout’.

Gabin rejeta son téléphone sur la couette avec un demi-sourire d’indulgence. Alice et son besoin de vivre des drames. Gabin attendit une dizaine de minutes, les yeux dans le vague, amorphe, pour être sûr qu’il ne croiserait pas Sauveur dans la cuisine. Quand il y entra, Sauveur était en effet reparti sur son lieu de travail.

– Samuel !

À l’appel joyeux de son prénom, le jeune homme quitta son siège dans la salle d’attente. Lui et Sauveur ne s’étaient pas revus depuis presque un an.

– Je ne sais pas par quoi commencer, dit-il, examinant le cabinet de consultation à la recherche de quelque changement.

Mais c’étaient toujours les mêmes fauteuils, les mêmes bacs de jouets pour les gosses, et au mur la même reproduction du *Voyageur contemplant une mer de nuages*.

– Comment vas-tu ?

– Moyen... On a cassé avec Margaux au mois d’août. On était ensemble depuis un an et demi.

Comme Samuel, par pudeur, avait parlé sur un ton détaché, Sauveur se crut en droit de plaisanter.

– Un an et demi, c’est un record! Les amours des jeunes gens, c’est comme la vie des chiens, il faut multiplier par sept.

Samuel trouvait que Sauveur avait parfois une façon un peu rude de vous réconforter.

– Je suis toujours amoureux.

– Désolé, s’excusa Sauveur. Je n’aurais pas dû blaguer. Ça va être délicat de trouver nos marques. La dernière fois qu’on s’est vus, c’était à la brasserie de l’Annexe.

– Et t’as pas l’intention de me servir un croque?

Sauveur ne répondit pas, laissant Samuel chercher, lui aussi, la bonne distance.

– J’ai cru que c’était arrivé, reprit-il. L’Amour. Tu m’as dit un jour que j’étais romantique. C’est peut-être ça? Ou alors crétin. Je me suis fait jeter, je n’ai pas compris...

Samuel se tenait la tête basse, le dos rond, dans la posture qu’il adoptait au temps où sa mère le harcelait.

– En juin, on était malheureux d’être séparés. Margaux avait une colo de prévue par son père, genre pour gosses friqués. On s’envoyait des SMS, des photos. Après, elle devait partir en Bretagne avec sa mère et sa sœur. Elle n’avait pas de réseau dans le bled où elle était. Elle m’a écrit une lettre, une seule. Très drôle. Avec des citations philosophiques et des petits dessins.

– Mm, mm, acquiesça Sauveur, qui connaissait le potentiel intellectuel de Margaux.

– Puis elle m’a envoyé une carte postale pour me dire

qu'elle préférait « en rester là ». J'ai voulu la revoir à la rentrée de septembre, au moins pour qu'on s'explique. Je l'ai eue au téléphone. Elle s'était rendu compte que c'était trop tôt, qu'elle ne voulait pas s'engager. Je n'y étais pour rien, c'était sa faute à elle. Le bla-bla habituel. Elle a dû rencontrer un garçon à sa colo. Du même milieu qu'elle, avec des billets de 50 plein les poches. Moi, je ne suis jamais que le fils d'une serveuse.

– Et d'un pianiste de renommée mondiale, lui fit remarquer Sauveur.

– Je ne porte même pas son nom.

Samuel avait deux tourments dans l'existence : les filles et André Wiener, son père.

– J'ai vu que ton père donnait cinq récitals, salle Wagram. J'ai voulu prendre une place, mais il n'y en avait plus.

– Papa peut t'en avoir une, si je lui demande.

Puisque c'était toujours « papa », tout allait bien de ce côté-là. Wiener pourvoyait désormais à l'entretien de son fils en lui versant une somme sur un compte bancaire.

– Je suis en prépa maths, je ne sais pas trop pourquoi. Parce que je suis bon élève, sans doute ? Et j'ai obtenu une place en internat, ajouta-t-il, grâce à madame Sandoz, tu vois qui je veux dire ?

C'était l'infirmière scolaire du lycée Guy-Môquet.

– Je lui ai expliqué la situation avec ma mère, qu'on en venait régulièrement aux mains. Du coup, elle m'a

pistonné pour que je partage une chambre avec un autre interne.

Samuel parla assez longuement de ce nouveau camarade, Thibaut, plus âgé que lui, en deuxième année de prépa, avec lequel il se sentait des affinités. Thibaut lui prêtait des livres, il avait « vécu pas mal de trucs », dit Samuel d'un ton mystérieux.

– Une bonne filière, des amis, un début d'autonomie, résuma Sauveur, tu avances...

– J'ai tout pour être heureux ?

– « Être heureux, c'est toujours être heureux malgré tout. » Le carton plein, ça n'existe pas.

Samuel hocha la tête. Oui, peut-être attendait-il trop de la vie ?

– La seule chose qui compte vraiment pour moi, c'est l'amour. J'aimais Margaux... je l'aime... C'est une fille pleine de contradictions, qui n'est pas toujours sympa. Mais je la juge pas, je l'ai jamais jugée. Moi, quand j'aime, je prends les gens comme ils sont, j'y mets pas de conditions.

Sauveur tendit sa boîte de Kleenex, mais Samuel préféra renifler en s'essuyant les yeux.

– Je ne comprends rien aux filles. Qu'est-ce qu'elles veulent exactement ?

– Je crois qu'on peut en rester là pour aujourd'hui.

La question donnerait du grain à moudre à Samuel pour toute sa semaine.

– Madame Tapin ?

– J’aurais pas dû épouser quelqu’un qui s’appelait comme ça, fit la dame qui avait patienté en salle d’attente. Je finirai par divorcer.

Elle reposa sur la petite table ronde le *Marie Claire* qu’elle avait feuilleté.

– Oui, entrez, madame Rmm, fit Sauveur, écrasant le nom de famille dans un raclement de gorge.

Donc madame Tapin était mariée avec monsieur Tapin, elle avait eu un fils, qui avait eu un fils. Le fils et le petit-fils, tous deux pépiniéristes, dirigeaient la maison Tapin et Fils.

– Je ne les supporte plus, dit madame Tapin, ni mon mari, ni mon fils, ni les pépiniéristes.

– Vous êtes en colère, Raymonde.

– Je ne supporte pas mon prénom.

– Y a-t-il quelque chose que vous supportez encore ? lui demanda Sauveur, faussement implorant.

– Oui, vous. Vous, je vous adore ! Pourtant, je n’aime pas les gens trop colorés. Faut pas m’en vouloir, monsieur Sauveur, c’est l’éducation. Les Noirs, on n’en voyait pas dans mon village. Il y en avait un, dans mon livre de lecture, avec un os dans le nez. Affreux. Que vous, c’est comme disent les jeunes d’aujourd’hui, vous êtes sexy.

Sauveur riait aux éclats, pas du tout gêné de se faire draguer par une dame ouvertement raciste. Madame Tapin lui avait été adressée par le docteur Dubois-Guérin,

médecin généraliste, qui s'inquiétait de ce que sa patiente avalât tant de sortes de médicaments sans autre résultat que de se récolter les effets secondaires.

– Vous, on peut tout vous dire, poursuivit-elle. Ça me fait un bien ! Parce que j'ai toujours dû la fermer. D'abord, mon père. Après, mon mari. Maintenant, c'est mon fils qui veut faire sa loi.

– Et le petit-fils ?

– Aymeric ?

Elle marqua un temps de réflexion.

– Il n'est pas très affectueux, mais il est moins moche que les deux autres. Vous savez, à mon âge, on aime bien regarder les petits jeunes gens. On n'a plus beaucoup de distractions. Celle-là ne coûte rien.

– Comment il vous appelle, votre petit-fils ?

– C'est amusant que vous me le demandiez parce qu'on n'a jamais compris pourquoi il m'appelait comme ça.

– Comme ça quoi ?

– Biquet.

– Il vous appelle Biquet ?

– Oui, depuis tout petit.

Sauveur franchit les limites de la thérapie avec son habituelle spontanéité :

– Et si je vous appelais Biquet à la place de madame Tapin ?

– Dites-moi voir une phrase avec Biquet dedans.

– Pourquoi vous êtes en colère, Biquet ?

La réponse fusa :

– Parce qu’on m’a volé ma vie.

À 81 ans, Biquet découvrait le féminisme. Quelle diversité dans ce monde ! se réjouissait Sauveur, tandis que défilaient l’un après l’autre ses patients. Il lui manquait toutefois un spécimen, celui de l’adolescente qui s’arrache les cheveux à ne jamais savoir ce qu’elle veut. Mais Alice serait morte sur place plutôt que d’aller voir un psy.

Pour la jeune fille, le problème à l’ordre du jour s’appelait Koslowski. Il était maigre, les cheveux d’un blond cendré, avec des yeux de bébé, un nez en trompette, et c’était le professeur de français des secondes. Il parlait d’une voix de tête, presque efféminée, on ne comprenait pas la moitié de ce qu’il disait, il se passionnait pour la synecdoque et la poésie lyrique. « Ô temps, suspends ton vol ! » proclamait-il sur la pointe des pieds. Le lundi matin, Alice et ses amies, Hannah, Marine et Selma, devaient l’endurer dès la première heure. Koslowski ne tenait pas en place, il était devant elles, derrière elles, penché au-dessus de leur cahier, il interpellait les élèves, les connaissant tous par leurs nom et prénom, il questionnait, dictait, distribuait des photocopies, relevait votre classeur à l’improviste, savait votre dernière note en maths et que vous êtes bon à la corde à nœuds, se rappelait très bien votre grand frère, s’écroulait sur sa chaise à la dernière strophe :

– « *Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire*

*Que les parfums légers de ton air embaumé
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire
Tout dise : ils ont aimé !* » Voilà, c'est beau, c'est juste beau.
Pour finir, il vous donnait un sujet de disserte idiot :
*Sur le mode lyrique et en respectant les règles de la versification,
épanchez votre cœur à la façon de Lamartine (Cf. Le lac).*

Alice ne l'aurait avoué à personne, mais elle avait kiffé Lamartine et elle s'était lâchée sur la copie blanche dans un

Adieu à l'enfance

*Ô temps de mon enfance, immobile et joyeux
Quand mon cœur innocent ne voyait que le ciel bleu
Pourquoi m'as-tu laissé dans cette vallée de larmes
Où on me dit : bats-toi ! mais sans me donner d'armes.*

Koslowski avait rendu les copies ce lundi matin, et Alice avait lu sur la sienne : *16/20 Bravo ! C'est une belle expression des tourments de l'adolescence. Deux ou trois vers faux (13 pieds au lieu de 12) et quelques fautes d'orthographe. Vous m'avez épaté !* Le commentaire lui avait donné une petite décharge électrique, et ses mains étaient devenues moites. Elle s'était dépêchée de glisser sa copie dans son classeur.

À la sortie des cours, elle fit avec Marine et Selma le débriefing de la journée de classe. On en vint bientôt à la comparaison des notes.

– Tu as eu combien au poème ?

Marine avait posé la question à Alice.

– 11.

Cette saison 5 est dédiée à Arthur Cailleau ainsi qu'à celles et ceux qui m'ont demandé d'écrire une saison 5.

Mais elle n'est pas dédiée à celles et ceux qui déversent leur haine et leur hargne sur Internet.

Cette saison 5 est dédiée aux agricultrices et aux agriculteurs du Loiret, où je vis.

Mais elle n'est pas dédiée à celles et ceux qui jettent leurs canettes vides dans les talus, ce qui est inesthétique, anti-écologique et, du point de vue d'une vache, potentiellement meurtrier.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

Sauveur & Fils, saisons 1, 2, 3 et 4

Malo de Lange (anthologie)

Ma vie a changé

Amour, vampire et loup-garou

Tôm Lorient

L'expérimenteur (avec Lorris Murail)

Oh, boy !

Maîté coiffure

Simple

La fille du docteur Baudoin

Papa et maman sont dans un bateau

Le tueur à la cravate

Trois mille façons de dire je t'aime

Miss Charity (illustré par Philippe Dumas)

De grandes espérances, de Charles Dickens

(adapté par Marie-Aude Murail et illustré par Philippe Dumas)

COLLECTION BELLES VIES

Charles Dickens

La série des *Nils Hazard* :

Dinky rouge sang

L'assassin est au collègue

La dame qui tue

Tête à rap

Scénario catastrophe

Qui veut la peau de Maori Cannell ?

Rendez-vous avec Monsieur X

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2019

ISBN 978-2-211-30592-1